



Raphaëlle
GIORDANO

**TA DEUXIÈME VIE
COMMENCE QUAND
TU COMPRENDS
QUE TU N'EN AS
QU'UNE**

EYROLLES ● POCHE

DE LA MÊME AUTRICE



ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

1

Les gouttes, de plus en plus grosses, s'écrasaient sur mon pare-brise. Les essuie-glaces grinçaient et moi, les mains crispées sur le volant, je grinçais tout autant intérieurement... Bientôt, les trombes d'eau furent telles que, d'instinct, je levai le pied. Il ne manquerait plus que j'aie un accident ! Les éléments avaient-ils décidé de se liguer contre moi ? Toc, toc, Noé ? Qu'est-ce que c'est que ce déluge ?

Pour éviter les bouchons du vendredi soir, j'avais décidé de couper par les petites routes. Tout plutôt que de subir les grands axes sursaturés et les affres d'une circulation en accordéon ! Pas question d'être une Yvette Horner de la route ! Mes yeux essayaient vainement de déchiffrer les panneaux, tandis que la bande de dieux, là-haut, s'en donnait à cœur joie en jetant un maximum de buée sur mes vitres, histoire de corser mon désarroi. Et comme si ce n'était pas suffisant, mon GPS décida tout à coup, en plein milieu

d'un sous-bois obscur, que lui et moi ne ferions plus route ensemble. Un divorce technologique à effet immédiat: j'allais tout droit et lui tournait en rond. Ou plutôt ne tournait plus rond!

Il faut dire que là d'où je venais, les GPS ne revenaient pas. Ou pas indemnes. Là d'où je venais, c'était le genre de zone oubliée des cartes, où être ici signifiait être nulle part. Et pourtant... Il y avait bien ce petit complexe d'entreprises, ce regroupement improbable de SARL (Sociétés Assez Rarement Lucratives) qui devait représenter pour mon patron un potentiel commercial suffisant pour justifier mon déplacement. Peut-être y avait-il aussi une raison moins rationnelle. Depuis qu'il m'avait accordé mon quatre-cinquième, j'avais la désagréable impression qu'il me faisait payer cette grâce en me confiant les missions dont les autres ne voulaient pas. Ce qui expliquait pourquoi je me retrouvais dans un placard à roues, à sillonner les routes des grandes banlieues parisiennes, occupée par du menu fretin...

Allez, Camille... Arrête de ruminer et concentre-toi sur la route!

Soudain, un bruit d'explosion... Un bruit effrayant qui propulsa mon cœur à cent vingt pulsations minute et me fit faire une embardée incontrôlable. Ma tête cogna contre le pare-brise et je constatai curieusement que, non, l'histoire de la vie qui défile devant les yeux en deux secondes, ce n'était pas une fable. Après quelques instants dans les vapes, je repris mes esprits et

me touchai le front... Rien de visqueux. Juste une grosse bosse. Check-up éclair... Non, pas d'autres douleurs signalées. Plus de peur que de mal, heureusement !

Je sortis de la voiture en me couvrant comme je pouvais de mon imper pour aller constater les dégâts : un pneu crevé et une aile cabossée. Passée la première grosse frayeur, la peur céda la place à la colère. *Bon sang de bonsoir !* Était-il possible de cumuler dans une seule journée autant d'enquiquinements ? Je me jetai sur mon téléphone comme sur une bouée de sauvetage. Évidemment, il ne captait pas ! J'en fus à peine surprise, c'est dire si j'étais résignée à ma poisse.

Les minutes s'égrenèrent. Rien. Personne. Seule, perdue dans ce sous-bois désert. L'angoisse commença à monter, desséchant plus encore mon arrière-gorge déshydratée.

Bouge, au lieu de paniquer ! Il y a sûrement des maisons, dans le coin...

Je quittai alors mon habitacle protecteur pour affronter résolument les éléments, affublée du très seyant gilet de secours. À la guerre comme à la guerre ! Et puis, pour être tout à fait franche, vu les circonstances, mon taux de *glamouritude* m'importait assez peu...

Au bout d'une dizaine de minutes qui me semblèrent une éternité, je tombai sur une grille de propriété. J'appuyai sur la sonnette du visio-phone comme on compose le 15.

Un homme me répondit d'une voix de judas, celle-de-dérrière-les-portes, qu'on réserve aux importuns.

— Oui ? C'est pour quoi ?

Je croisai les doigts : pourvu que les gens du cru soient hospitaliers et un tant soit peu solidaires !

— Bonsoir monsieur... Désolée de vous déranger, mais j'ai eu un accident de voiture dans le sous-bois, derrière chez vous... Mon pneu a éclaté et mon portable ne capte pas le réseau... Je n'ai pas pu appeler les sec...

Le bruit métallique du portail en train de s'ouvrir me fit sursauter. Était-ce mon regard de cocker en détresse ou ma dégainée de naufragée qui avait convaincu ce riverain de m'accorder l'asile ? Peu importe. Je me glissai à l'intérieur sans demander mon reste, et découvris une magnifique bâtisse de caractère, entourée d'un jardin aussi bien pensé qu'entretenu. Une véritable pépite dans de la boue aurifère !

Le perron s'alluma, puis la porte d'entrée s'ouvrit au bout de l'allée. Une silhouette masculine de belle stature s'avança vers moi, sous un immense parapluie. Lorsque l'homme fut tout près, je remarquai son visage long et harmonieux, aux traits plutôt marqués. Mais il était de ceux qui portent bien la ride. Un Sean Connery à la française. Je notai la présence de deux fossettes en virgules autour d'une bouche en apposition ponctuée de commissures joyeuses, ce qui, dans la syntaxe de sa physionomie, lui donnait d'emblée un air sympathique. Un air qui invitait au dialogue. Il devait avoir atteint la soixantaine comme quelqu'un qui rejoint la case « Ciel » à la marelle: à pieds joints et serein. Ses yeux d'un beau gris délavé brillaient d'un éclat espiègle, semblables à deux billes tout juste lustrées par un gamin. Sa belle chevelure poivre et sel était étonnamment fournie pour son âge, ne présentant qu'un léger recul sur le devant, une fine

accolade couchée sur son front. Une barbe très courte, aussi bien taillée que les jardins alentours, ouvrait les guillemets d'un style soigné qui s'étendait à toute sa personne.

Il m'invita à le suivre à l'intérieur. Trois points de suspension à mon examen muet.

— Entrez ! Vous êtes trempée jusqu'aux os !

— M... Merci ! C'est vraiment gentil à vous. Encore une fois, je suis désolée de vous déranger...

— Ne le soyez pas. Il n'y a pas de problème. Tenez, asseyez-vous, je vais vous chercher une serviette pour vous sécher un peu.

À ce moment-là, une femme élégante, que je devinai être sa femme, s'avança vers nous. La grâce de son joli visage se trouva momentanément altérée par le froncement de sourcils qu'elle réprima en me voyant pénétrer dans son foyer.

— Chéri, tout va bien ?

— Oui, oui, ça va. Cette dame a eu un accident de voiture et elle n'arrivait pas à capter de réseau dans le sous-bois. Elle a juste besoin de téléphoner et de se remettre un peu.

— Ah oui, bien sûr...

Me voyant glacée, elle me proposa aimablement une tasse de thé que j'acceptai sans me faire prier.

Tandis qu'elle s'éclipsait dans la cuisine, son mari descendait les escaliers, une serviette à la main.

— Merci monsieur, c'est très gentil.

— Claude. Je m'appelle Claude.

— Ah... Moi, c'est Camille.

— Tenez, Camille. Le téléphone est là, si vous voulez.

— Parfait. Je ne serai pas longue.

— Prenez votre temps.

Je m'avançai vers le téléphone posé sur un joli meuble en bois raffiné, au-dessus duquel trônait une œuvre d'art contemporain. Ces gens avaient manifestement du goût et une belle situation... Quel soulagement d'être tombée sur eux (et non dans l'antre d'un ogre-mangeur-de-desperate-housewives-en-détresse)!

Je décrochai le combiné et composai le numéro d'assistance de mon assureur. Incapable de géolocaliser mon véhicule, je proposai que le dépanneur me rejoigne tout d'abord chez mes hôtes, avec leur accord. On m'annonça une intervention dans l'heure. Je respirai intérieurement : les événements prenaient bonne tournure.

J'appelai ensuite la maison. Par discrétion, Claude s'empara du tisonnier et alla s'occuper du feu qui crépitait dans la cheminée, à l'autre bout de la pièce. Après huit interminables sonneries, mon mari décrocha. À sa voix, je devinai qu'il avait dû s'assoupir devant un programme télé. Malgré tout, il ne semblait ni surpris ni inquiet de m'entendre. Il était habitué à me voir rentrer parfois assez tard. Je lui expliquai mes déboires. Il ponctua mes phrases d'onomatopées agacées et de claquements de langue contrariés, puis me posa des questions techniques. Dans

combien de temps allait-on venir me dépanner ? Combien cela allait-il coûter ? J'avais les nerfs à vif et son comportement me donnait envie de crier dans le combiné ! Il ne pouvait pas montrer un peu d'empathie pour une fois ? Je raccrochai, furibonde, en lui disant que j'allais me débrouiller et qu'il ne m'attende pas pour dormir.

Mes mains tremblaient malgré moi et je sentais mes yeux s'embuer. Je n'entendis pas Claude s'approcher de moi, si bien que sa main sur mon épaule me fit tressaillir.

— Ça va ? Vous vous sentez bien ? demanda-t-il d'une voix bienveillante, la voix que j'aurais aimé entendre à mon mari, un peu plus tôt.

Il s'accroupit pour être à la hauteur de mon visage et répéta :

— Ça va, vous vous sentez bien ?

Et là, quelque chose en lui me fit basculer : mes lèvres se mirent à trembloter, et je ne pus contenir les larmes qui se bousculaient sous mes paupières depuis un moment... Mascarade de mascara sur mon visage, je laissai alors s'échapper le trop-plein de frustrations accumulées ces dernières heures, ces dernières semaines, ces derniers mois, même...

Au début, il ne dit rien. Il resta juste ainsi, immobile, sa main chaude sur mon épaule, en signe d'empathie.

Quand mes larmes se tarirent, sa femme qui, entre temps, avait déposé devant moi la tasse de thé fumant, m'apporta aussi quelques mouchoirs, puis disparut à l'étage, pressentant sans doute que sa présence risquait d'interrompre une confession salutaire.

— Ex... Excusez-moi, c'est ridicule ! Je ne sais pas ce qui m'arrive... En ce moment, je suis à vif, et là-dessus, cette journée effroyable, vraiment, c'est trop !

Claude était allé se rasseoir sur le fauteuil en face de moi et m'écoutait attentivement. Quelque chose, en lui, appelait la confiance. Il plongeait son regard dans le mien. Pas un regard scrutateur, ni intrusif. Un regard bienveillant, grand comme des bras ouverts.

Mes yeux rivés aux siens, je sentais que je n'avais pas à tricher. Que je pouvais me livrer sans masque. Mes petits verrous intérieurs lâchaient les uns après les autres. Tant pis. Ou tant mieux ?

Je lui confessai les grandes lignes de mon vague à l'âme, lui expliquai comment des microfrustrations accumulées avaient fini par gangréner ma joie de vivre alors que j'avais tout, *a priori*, pour être épanouie...

— Vous voyez, ce n'est pas que je suis malheureuse, mais je ne suis pas vraiment heureuse non plus... Et c'est affreux, cette sensation que le bonheur m'a filé entre les doigts ! Pourtant, je n'ai aucune envie d'aller voir un médecin ; il serait capable de me dire que je fais une dépression et de me gaver de médicaments ! Non, c'est juste cette espèce de morosité... Rien de grave, mais quand même... C'est comme si le cœur n'y était plus. Je ne sais plus si tout ça a un sens !

Mes paroles semblèrent l'émouvoir, au point que je me demandai si elles ne le renvoyaient pas à quelque chose de très personnel. Alors que nous nous connaissions depuis moins d'une heure, il s'était installé entre nous un surprenant climat de connivence. Étrangère un instant plus tôt, voilà que je franchissais avec ma confession plusieurs degrés d'intimité d'un coup, créant un trait d'union précoce entre nos histoires.

Ce que j'avais livré de moi avait visiblement touché chez lui une corde sensible qui l'animait d'une authentique motivation à me réconforter.

— « **Nous avons autant besoin de raisons de vivre que de quoi vivre** », affirmait l'Abbé Pierre. Alors, il ne faut pas dire que ça n'a pas d'importance. Ça en a énormément, au contraire ! Les maux de l'âme ne sont pas à prendre à la légère. À vous écouter parler, je crois même savoir de quoi vous souffrez...

— Ah oui, vraiment ? demandai-je, en reniflant.

— Oui...

Il hésita un instant à poursuivre, comme s'il essayait de deviner si j'allais être réceptive ou non à ses révélations... Il dut juger que oui, car il enchaîna, sur le ton de la confiance :

— Vous souffrez probablement d'une forme de routinite aiguë.

— Une quoi ?

— Une routinite aiguë. C'est une affection de l'âme qui touche de plus en plus de gens dans le monde, surtout en Occident. Les symptômes sont presque toujours les mêmes : baisse de motivation, morosité chronique, perte de repères et de sens, difficulté à être heureux malgré une opulence de biens matériels, désenchantement, lassitude...

— Mais... Comment vous savez tout ça ?

— Je suis routinologue.

— Routino-quoi ?

C'était surréaliste !

Il semblait habitué à ce genre de réaction, car il ne se départit pas de son flegme et bienheureux détachement.

Il m'expliqua alors en quelques phrases ce qu'était la routinologie, cette discipline novatrice encore méconnue en France, mais déjà bien répandue dans d'autres parties du monde. Comment les chercheurs et scientifiques s'étaient rendu compte que de plus en plus de gens étaient touchés par ce syndrome. Comment, sans être en dépression, on pouvait ressentir malgré tout une sensation de vide, un vrai vague à l'âme et traîner la désagréable impression d'avoir tout pour être heureux, mais pas la clé pour en profiter.

Je l'écoutais avec des yeux ronds, buvant ses paroles qui dépeignaient si bien ce que je ressentais, ce qui l'engagea à poursuivre :

— Vous savez, la routinite paraît un mal bénin à première vue, mais elle peut causer de véritables dégâts sur la population : entraîner des épidémies de sinistrose, des tsunamis de vague à l'âme, des vents d'humeur noire catastrophiques. Bientôt, le sourire sera en voie de disparition ! Ne riez pas, c'est la vérité ! Sans parler de l'effet papillon ! Plus le phénomène s'étend, plus il touche une large population... Une routinite mal endiguée peut faire baisser la cote d'humeur d'un pays tout entier !

Au-delà de son ton grandiloquent, je sentais bien son souci d'en rajouter pour me redonner le sourire.

— Vous n'exagérez pas un peu, là ?

— Si peu ! Vous n' imaginez pas le nombre d'analphabètes du bonheur ! Sans parler de

l'illettrisme émotionnel ! Un véritable fléau... Ne pensez-vous pas qu'il n'y a rien de pire que cette impression de passer à côté de sa vie faute d'avoir eu le courage de la modeler à l'image de ses désirs, faute d'être resté fidèle à ses valeurs profondes, à l'enfant qu'on était, à ses rêves ?

— Mmm, mmm... Sûrement...

— Malheureusement, développer ses capacités à être heureux n'est pas quelque chose qu'on apprend à l'école. Il existe pourtant des techniques. On peut avoir beaucoup d'argent et être malheureux comme les pierres, ou au contraire en avoir peu et savoir faire son miel de l'existence comme personne... La capacité au bonheur se travaille, se muscle jour après jour. Il suffit de revoir son système de valeurs, de rééduquer le regard qu'on porte sur la vie et les événements.

Il se leva et alla chercher sur la grande table une coupelle remplie de confiseries, puis revint m'en proposer pour accompagner mon thé. Il en picora distraitement quelques-unes, tout en reprenant notre conversation qui semblait lui tenir particulièrement à cœur. Tandis que je l'écoutais me parler de l'importance de revenir à soi, de s'aimer mieux pour pouvoir être capable de trouver sa voie et son bonheur, de le faire rayonner autour de soi, je me demandais ce qu'il avait bien pu vivre lui-même pour être aussi concerné...

Tout son être s'enflammait pour tenter de me faire partager sa conviction. Il marqua soudain une pause, et me scruta de son regard bienveillant

qui semblait lire en moi aussi facilement qu'un aveugle lit le braille.

— Vous savez, Camille, la plupart des choses qui vous arrivent dans la vie dépendent de ce qui se passe là-haut, enchaîna-t-il, se tapotant le crâne. Dans votre tête. Le pouvoir du mental n'a pas fini de nous surprendre ! Vous n' imaginez pas à quel point votre pensée influence votre réalité... C'est un peu le même phénomène que celui décrit par Platon dans son mythe de la caverne : enchaînés dans une grotte, les hommes se font une image fausse de la réalité, car ils ne connaissent d'elle que les ombres déformées des choses qu'un feu allumé derrière eux projette sur le mur.

Je goûtai en silence le cocasse de la situation. Il faut dire aussi que je ne m'attendais pas à philosopher dans un salon cosy, une heure après un accident de la route !

— Vous faites un parallèle entre le mythe de Platon et le mode de fonctionnement de notre mental ? Waouh...

Il sourit de ma réaction.

— Mais oui ! J'y vois un parallèle avec les pensées qui placent un filtre entre la réalité et nous-mêmes et la transforment au gré des croyances, des *a priori* et des jugements... Et qui fabrique tout ça ? Votre mental ! Uniquement votre mental ! J'appelle ça « la fabrique à pensées ». Une véritable usine ! La bonne nouvelle, c'est que vous avez le pouvoir de les changer, ces pensées. Broyer du rose ou broyer du noir n'est

pas indépendant de votre volonté... Vous pouvez travailler votre mental pour qu'il arrête de vous jouer des mauvais tours: il suffit d'avoir un peu de constance, de persévérance et de méthode...

J'étais abasourdie. J'hésitais entre le prendre pour un fou et applaudir à deux mains son incroyable discours. Je ne fis ni l'un ni l'autre, et me contentai de hocher la tête en signe d'assentiment.

Il dut sentir que pour l'heure la jauge d'informations à digérer était atteinte.

— Pardonnez-moi, je vous embête peut-être avec toutes mes théories?

— Pas du tout, pas du tout! Je les trouve très intéressantes. Je suis juste un peu fatiguée, il ne faut pas faire attention...

— C'est bien normal. Une autre fois, si vous le souhaitez, je serais ravi de vous reparler de cette méthode... Elle a vraiment fait ses preuves pour aider des personnes à retrouver du sens et à remettre sur pied un projet de vie épanouissant.

Il se leva et se dirigea vers un joli petit secrétaire en bois de cerisier. Il en sortit une carte qu'il me tendit.

— Passez me voir à l'occasion, dit-il avec un doux sourire.

Je lus:

Claude DUPONTEL
Routinologue
15 rue de la Boétie
75008 Paris

Je me saisis de la carte sans savoir encore quoi en penser. Par politesse, je lui dis que j'allais y réfléchir. Il n'insista pas, en apparence peu préoccupé par ma réponse. La professionnelle de la vente que j'étais n'arrivait pas à comprendre : une personne à son compte ne cherchait-elle pas à tout prix à décrocher un nouveau client ? Son peu d'agressivité commerciale semblait indiquer une confiance en soi rare. J'eus alors la conviction que si je refusais cette opportunité, la seule qui avait quelque chose à perdre, c'était moi.

Mais pour l'heure, j'étais encore sous le joug des émotions de la soirée, cet accident stupide, cet orage stupide, comme un début de mauvais film d'épouvante... Et maintenant, un routinologue ! J'halluciniais... Dans cinq minutes, les caméras allaient sortir et quelqu'un crierait : « Surprise surprises ! »

La sonnette retentit. À la porte, ni caméra, ni journaliste, juste le dépanneur qui venait d'arriver.

— Vous voulez qu'on vous accompagne ? me demanda aimablement Claude.

— Non, vraiment, merci... Ça va aller. Vous avez déjà été tellement gentil. Je ne sais comment vous remercier...

— Il n'y a pas de quoi. C'est bien normal d'aider en pareil cas ! Envoyez-nous un SMS quand vous serez rentrée chez vous.

— C'est promis. Au revoir, et merci encore !

Je montai à l'avant avec le dépanneur pour lui indiquer le chemin jusqu'au lieu de l'accident. Je

jetai un dernier regard à travers la vitre et vit le couple tendrement enlacé me faire un petit au revoir depuis le perron. Il émanait d'eux une telle impression d'amour et de complicité!

C'est avec cette image de bonheur paisible flottant dans mon esprit que je me laissai emporter dans le noir, cahotée dans cet engin qui me ramenait à la réalité de mes problèmes...